GRAND VOYAGE NATIONAL DE M. NECKER, DE PARIS EN SUISSE.

C'eſt un grand *Voyage Moral* que la retraite du miniſtere des finances; &, quelle qu'ait été ſa durée, il laiſſe toujours des traces profondes. Combien de ſentimens pénibles viennent ſe mêler à quelques ſouvenirs agréables !

Introduction à l'ouvrage de l'adminiſtration des finances, page CXXXII.

1790.

GRAND VOYAGE NATIONAL DE M. NECKER, DE PARIS EN SUISSE.

JE trouve, en arrivant ici, ma chere fille, votre lettre où, après avoir lu avec attendrissement toute la part que vous prenez à ma position, je vois que vous me demandez de vous ouvrir mon cœur, et de ne pas laisser inconnus à l'univers les sentimens d'une grande ame au moment d'une grande disgrace. Vous voulez que je vous dise l'objet de mes pensées à l'instant de ma retraite, pendant le cours de mon voyage, et dans les premieres heures de mon séjour loin d'une grande ville, des grandes affaires, d'une grande Assemblée, d'un Roi jadis si grand, d'un royaume autre fois si florissant.

Lisez-moi, ma chere fille, et apprenez de moi tout ce que peuvent de grands revers

sur un homme quelque grand qu'il soit. Peut-être les miens d'aujourd'hui seront-ils le commencement des vôtres. Votre cour étoit composée peut-être de plusieurs individus qui n'adoroient en vous que la fille du ministre des finances, qui se disperseront et s'éloigneront de vous après ma disgrace. Quoi qu'il en soit, un jour tout peut vous manquer à la fois comme à moi ; eh bien! lisez cet écrit de votre pere avec le desir d'en faire votre profit, et de vous préparer aux grandes afflictions.

L'abbé Maury avoit dit quelque part : *le regne des empiriques politiques est passé, et nous ne sommes plus au temps des illusions, des mitifications dont tant de faux grands hommes ont abusé pour usurper la gloire : le moment de la manifestation des talens et des vérités est enfin arrivé.*

Cette phrase ne cessoit de me troubler, et de l'idée seule tous mes membres en frissonnent encore. C'étoit moi, je n'en doutois pas, qu'il avoit en vue ; et, n'osant me flatter de lutter avec avantage contre ce terrible adversaire, je me voyois privé du repos le jour et la nuit.

Depuis long-temps je n'étois pas sans

frayeur ; tous les jours on parloit d'armées étrangeres, de contre-révolution ; tous les jours le nombre des mécontens et des aristocrates augmentoit ; je ne pouvois m'aveugler au point d'ignorer, qu'ayant voulu composer les Etats généraux à ma maniere ; qu'ayant secondé de tous mes efforts le renversement de la monarchie, la ruine du clergé, la perte de la religion, l'abaissement de la noblesse, c'étoit moi dont la tête répondroit de tous les maux, et que je serois la premiere victime du retour à un autre ordre de choses.

Je ne pouvois plus parler de cette vertu dont je m'étois tant paré pendant mon premier ministere et jusqu'à mon rappel en 1788. Ministre du Roi, j'ai joué le rôle de ministre de la nation ; aucune vertu ne tient contre l'idée d'une perfidie, et aux yeux même de ceux que j'ai le mieux servis, je ne passois plus que pour un infame et malheureux hypocrite.

Le temps de rendre mes comptes et d'en répondre approchoit. J'avois dépensé des sommes énormes pour encourager et soutenir la révolution. Il avoit fallu corrompre les gens consciencieux et timides ; il avoit fallu accaparer les grains pour rendre le peuple

misérable et le porter à la révolte ; il avoit fallu payer les insurrections dans toutes les provinces. Enfin, j'avois causé la fuite des princes du sang, du frere du Roi, de toutes les familles les plus cheres à la patrie : tous ces grands crimes se peignoient à mon esprit épouvanté ; comment donc supporter l'affreuse loi de la responsabilité, quand d'ailleurs je trouvois au-dedans de moi-même de terribles accusateurs, les remords ?

Le fardeau des finances devenoit trop lourd pour mes forces. Ce n'étoit plus l'heureux temps où, sans impôts, je gagnois l'amitié du peuple, et où cependant, avec des emprunts, je fournissois à tout. Les emprunts sont faciles à imaginer : avec des conditions avantageuses, on trouve toujours à les remplir. Il n'y a point à cela d'habileté; mais on s'étoit tellement aveuglé, qu'on attribuoit à mon intelligence, à la confiance que j'inspirois le succès de ceux que j'ai si souvent ouverts.

Cette ressource néanmoins me manquoit ; la caisse d'escompte étoit épuisée. Ah ! combien elle m'a été utile ! . . . . Je lui dois les deux dernieres années de mon regne : mais aussi combien je l'ai dédommagée des sacri-

fices qu'elle ma faits ! Je lui ai livré le riche patrimoine des Rois et du Clergé, et je lui ai abandonné mon célebre quart patriotique.

La saignée, faite à cette caisse, étoit si forte, que le produit de ce quart s'est trouvé trop foible. Après avoir absorbé, dans l'espace de quelques mois, quatre cents millions d'assignats, elle en exigeoit pour dix-huit cents millions. A cette horrible proposition mes cheveux se dresserent sur ma tête, prévoyant que bientôt il ne rentreroit pas un écu, mais seulement du papier, dans le trésor public, et que delà s'ensuivroit la perte de l'Etat. Jugez de mes angoisses.

De plus, on attendoit de moi un plan de finance. L'abbé Maury me le demandoit; je n'en avois point; je n'y entendois rien; c'étoit incontestablement-là mon ouvrage, plutôt que des mémoires sur la représentation nationale, sur le veto, sur l'abolition de la noblesse; plutôt que des brochures, des libelles, des discussions polémiques; plutôt même que mes traités de morale. Mais un plan de finance est quelque chose de plus que l'art d'emprunter. Ce fut toujours-là l'écueil des administrateurs; j'avois encore sous les yeux le terrible exemple du

célebre Calonne. Comment s'exposer à l'examen sévere d'une nation à qui j'avois ouvert les yeux sur les finances ; à qui l'on ne pouvoit plus en imposer ? Pour la premiere fois je maudissois mon compte de 1781, et tous mes livres d'administration. Je ne pouvois plus cacher la nullité de mes talens ; j'allois devenir l'objet du mépris des françois ; nation dont le mépris est si déchirant.

Enfin, j'avois perdu mon crédit sur l'Assemblée. Elle reconnoissoit à la fin que je ne l'avois si souvent flagornée que pour en tirer de l'argent, et que trop souvent je me permettois de la régenter : tantôt j'exaltois et tantôt j'improuvois ses décrets. Ce caractere double commençoit à lui déplaire. Vient une époque, ma chere fille, où toute ruse, toute dissimulation, toute hypocrisie devient inutile. Le masque tombe, et le héros disparoît.

Depuis long-temps tous ces dangers, tous ces dégoûts m'avertissoient de quitter le ministere : mais la séparation des ames de leur corps ne répugne pas plus à la nature que celle du ministère à mon cœur. Il falloit cependant affecter sur cela beaucoup de philosophie. En faisant courir le bruit du

desir d'aller prendre les eaux, c'étoit persuader que je ne tenois point à ma place; c'étoit bien dire qu'elle étoit impraticable; c'étoit épouvanter ceux qui pouvoient en être tentés; c'étoit affoiblir l'ardeur des cabales qui visoient à me culbuter. Rassuré, par cette manœuvre habile, contre des compétiteurs, j'attendois, de mon heureux destin, quelque occasion favorable de surnager dans l'opinion publique. Je feignois de m'opposer à quelques décrets désastreux, d'être touché de commisération pour les victimes du nouveau systême; j'osois même parler de la vertu. — Quant aux ressources dont je pouvois avoir besoin pour les finances, je n'en étois nullement inquiet. Je pensois que les troubles du royaume, trop foibles, à mon gré, *malgré tant de causes d'insurrection*; que la guerre civile, la banqueroute, la dissolution de l'assemblée nationale même, me dispenseroient suffisamment de tenir mes engagemens, et que tout autre que moi répondroit de ces malheurs.

Ainsi toutes les chances n'étoient pas contre moi. Mais je n'étois pas sans inquiétude: votre mere en avoit conçu de bien plus vives:

souvent elle me parloit de donner ma démission : à l'en croire tout étoit danger ; je résistois. S'il falloit en venir à cette extrémité, je voulois du moins ménager l'instant où ma retraite pourroit faire un plus grand effet. Mais, ma chere fille, il regne au-dessus de nous quelque puissance invisible qui nous donne la force ou qui répand à son gré la terreur.

Mille fois on avoit demandé le renvoi des ministres ; mille fois les Jacobins avoient proscrit leurs têtes ; mille fois la volonté du peuple s'étoit expliquée ; mille fois on nous avoit menacés de sa fureur, et toujours j'avois autant de fois bravé l'orage. Un instant de foiblesse m'a coûté bien cher.

Voici par quel concours de circonstances singulieres, je consentis enfin à donner ma démission.

Le jeudi 2 septembre on avoit appris au Palais Royal les succès de M. de Bouillé contre Nancy. Cette nouvelle alarma les patriotes ; on crut voir les commencemens d'une contre-révolution ; et, comme si les ministres du Roi n'avoient pas eu toujours l'attention de les étouffer, on les accusoit, sinon de complicité, du moins de

négligence. La fermentation devint extrême au Palais Royal (1), et l'on se porta delà aux Thuileries en demandant la tête de M. de Bouillé, la tête des ministres. On disoit que trente mille hommes assiégeoient l'assemblée nationale elle-même, et que, parce qu'elle ne se rendoit pas assez vîte aux cris de cette multitude, on menaçoit d'incendier le manège. Cet attentat, contre les inviolables eux-mêmes, me fit croire que les mutins étoient en force, et que, si l'on traitoit ainsi les Représentans de la nation, les ministres du Roi n'avoient aucune miséricorde à attendre.

Sur ces entrefaites, un Aide-major arrive chez moi, me parle de la sédition de maniere à m'effrayer davantage, me dit que M. de la Fayette n'est pas sûr de la garde, me persuade qu'il y a du danger, et me conseille de m'y soustraire. Je monte dans un fiacre avec lui ; nous allons au college de Cambray que je croyois encore

---

(1) C'est au Palais-Royal où ma faveur fut plus grande l'année derniere. Je ne pense point à cela sans avouer, comme malgré moi, qu'on est toujours puni par où l'on a péché.

un lieu *privilégié*. On m'observe qu'il n'y a plus de privilége. Alors pour la premiere fois je sentis dans mon cœur les droits imprescriptibles de la justice éternelle. *Necker regretta les priviléges*. Je veux me cacher chez un marchand de vin ; mais je me rends à cette objection, que le grand Necker ne peut pas espérer qu'on ne l'y reconnoîtra pas. Eh bien ! partons donc, dis-je alors, partons pour S.-Ouen. Le même fiacre nous y conduit (1). Sur notre route nous rencontrons deux Aides-de-camp (2), qui, tout en feignant de me rassurer, me font trembler de tous mes membres. Ils me disent qu'on arrive de Paris avec 600 hommes et deux pieces de canon ; je crains que cent mille ne soient en marche et ne dévan-

(1) Il faut dire ici que le fiacre n'ayant point de siege sur le devant, je portai l'Aide major tout le temps de cette course sur mes genoux.

(2) J'ai su que ces Aides-de-camp étoient apostés ; car, ayant voulu quelques jours après faire mes remercimens à M. de la Fayette, d'avoir bien voulu me les envoyer, il ne savoit de quoi je voulois lui parler. Il faudroit bien qu'il donnât la liste & le signalement de ses Aides-de-camp, afin que le public n'y soit plus trompé.

cent mon secours de six cents ; je me détermine à quitter la route de S.-Ouen ; enfin nous arrivons à une chaumiere à pied; car le fiacre trop fatigué , quoiqu'il portât ma fortune , avoit voulu nous quitter au milieu des ténebres de la nuit.

Ce fut là que votre mere , me parlant avec des torrens de larmes, l'image de la mort sur le front, et qu'un des Aides-majors m'exhortant à conserver mes jours pour des temps plus tranquilles, l'une et l'autre me conseillerent de donner ma démission. Je contractai l'engagement fatal de l'envoyer le lendemain à l'assemblée, afin, dès qu'on l'apprendroit, d'appaiser la fureur du peuple. Quand on saura ce qu'il m'en a coûté , je dois briller à côté du *Codrus* d'Athènes, du *Décius* de Rome, parmi tous ceux qui se sont dévoués pour la patrie.

Les Aides-majors porteurs de ma démission, nous quitterent pour aller en répandre la nouvelle à Paris, et y hâter le retour de la tranquillité publique. Nous passâmes la nuit sans dormir, tant votre mere étoit hors d'elle-même , et mon esprit occupé de mon histoire qui me sembloit un rêve , et

qu'assurément la postérité ne pourra jamais croire.

Le lendemain, nous apprîmes que la sédition de la veille n'avoit point eu de suites fâcheuses. Je commençois à regretter ma démarche, sans perdre cependant tout espoir. Nous revînmes à Paris pour être témoins de l'effet de ma démission. Il me sembloit voir le manège aux prises, l'alarme répandue parmi les créanciers de l'état; Paris plongé dans de nouveaux troubles. Je me flattois que mes amis s'opposeroient à mon départ; que mes ennemis même me retiendroient comme pour me punir. J'apprends que ma lettre est restée tout le jour, sans qu'on la lise, sur le bureau de l'assemblée. Je me persuade que la consternation a saisi tous les esprits, et qu'on ne peut se résoudre à publier cette nouvelle. Je triomphois. Déjà je voyois comment delà renaîtroit tout mon crédit, et comment par-là je recouvrerois tout mon ascendant sur l'Assemblée, sur le Roi, sur son conseil, parmi le peuple, dans les provinces. Je m'apprêtois à faire des conditions, à dicter des loix. Impatient de jouir de ma victoire, j'écris au Président pour le presser de faire part

de ma démission. Comme par modestie, je parle moins de moi que de ma chere et vertueuse compagne. Pensées des hommes, que vous êtes souvent de perfides chimeres!

On lit enfin mon écrit. Mais. . . ô monstruosité ! . . . à ce mot, *vertueuse*, on éclate de rire ! . . . cette lecture achevée, j'attendois au moins quelques regrets, quelques complimens. . . . rien. On passe inhumainement à l'ordre du jour, et c'est ainsi qu'on acceuille, au sein de cette assemblée que j'ai enfantée, les dernieres paroles d'un pere expirant! . . . . C'étoit donc une illusion bien trompeuse de croire, qu'au moment où je prononcerois mes adieux, toute la nature seroit en souffrance et l'univers s'écrouleroit ! . . . c'étoit donc du mépris que ce silence qu'on avoit gardé ! . . . c'étoit donc un rafinement de barbarie ! . . Périssent les François ! Leur cruauté les rend dignes de tous leurs malheurs . . .

C'est à vous, ames sensibles ; c'est à vous, peres infortunés, abandonnés par des fils ingrats ; c'est à vous, tendres amantes, délaissées par l'objet chéri de vos amours ; c'est à vous de peindre les déchiremens de mon cœur.

Fuyons, m'écriai-je, fuyons cette terre maudite !..... Mais quoi !..... serois-je donc abandonné de l'univers ?... Satan, précipité du haut des cieux, dont il avoit voulu détrôner le monarque ; Satan, au milieu des enfers, sans secours, sans espoir, livré à la rage ; voilà donc quelle sera l'image de tout ambitieux semblable à moi !.... Je tins conseil avec moi-même, comme les démons entr'eux après leur chûte. Essayerai-je de toucher le cœur du Roi ?... Implorerai-je la pitié du sénat françois ?..... Resterai-je dans l'abjection ? Serai-je éternellement la fable de mes ennemis ?... Le roi !... le moyen qu'il rappelle celui qui brisa son sceptre ?..... Le Sénat !... A ce mot, mon ame se remplit d'une nouvelle horreur. --- L'abjection !..... Voilà donc mon sort éternel ! . . .

Que je connus bien toute ma bassesse ! Une ame fiere auroit supporté mes malheurs; elle n'eût fait aucune capitulation ; elle n'eût proposé nul accommodement. Je m'égare au point de penser, qu'en faisant quelques sacrifices, je conserverois une partie de mon ancienne splendeur ; j'offre de livrer mon porte-feuille ; je demande à rester au conseil; on est sourd à ma priere. Alors, oh ! alors,

ma

ma chere fille, le désespoir s'empare de moi; j'éprouve des tourmens affreux; j'invoque ma derniere heure; mon ame est prête à s'envoler. Une voix intérieure et terrible me dit: scélérat, si tu ne sais pas renoncer à ta coupable vie, le déshonneur t'attend; les remords te déchireront; en toi s'accomplira toute la justice d'un Dieu vengeur.

Revenu d'un long assoupissement, je me trouve entre les bras du fidele Dufresne; fuyons, ô mon ami, fuyons ces lieux pleins d'horreur. Cours chez le commandant, va chez le maire; demande à l'un des passe-ports, à l'autre une escorte. — Dufresne exécute mes ordres; pendant ce temps-là, je cherche à la faveur de quel déguisement je puis me soustraire à la fureur du peuple; je prépare un *pathos* dans le cas où je tomberois entre les mains des assassins de Foulon; je prépare même mes dernieres paroles: car l'horrible image de la mort étoit présente à mes yeux. Je croyois voir des nuées de vautours fondre sur moi, me déchirer en pieces, m'arracher le cœur et dévorer mes entrailles.

Dufresne revient avec les passe-ports desirés; votre mere fondoit en larmes. J'essaye de lui donner des consolations que je ne sens

pas ; on m'amene un cheval ; je la prends en croupe, et je pars.

Ainsi finissent ces longues espérances de mériter des autels ; de porter peut-être un jour le sceptre de France, ou de le tenir dans un tel asservissement que j'en eusse seul toute l'autorité.

Mes voitures m'attendoient à quelque distance de Paris. J'y monte avec mon inséparable ; et là nous gardons le plus morne silence. Mon esprit étoit tout occupé de mon triste sort. Je comparois les époques de mes deux retraites du ministere. La premiere fois je *laissois* (1) *des regrets*, je *conservois des espérances ;* j'avois été comblé par les François ; je les appellois *une nation généreuse. Leur intérêt m'aidoit à supporter ma disgrace.* Je rendois graces à la protection divine *d'avoir pu, pendant cinq années d'administration, captiver l'amour des peuples et garder ma réputation.* J'avois la conscience de n'avoir pas mérité mes malheurs. *Je n'en accusois que l'envie et la mé-*

(1) Toutes les phrases en lettres italiques sont tirées de mon introduction à l'administration des finances.

chanceté. Que votre souffle impur est terrible, disois-je pour me consoler! *vous ménagez avec soin les ministres avilis ou méprisés, ou plutôt vous les livrez à leur réputation; mais il vous faut, pour victimes, ceux qui se fient à leurs sentimens, ou que l'opinion publique ose élever. --- Je jouissois des louanges du peuple, de ses bénédictions* SECRETTES; *et bien sûr que les jugemens de cette opinion publique me seroient favorables, je les attendois avec patience. Je conservois tous mes amis; je n'avois perdu que les cœurs indifférens, et ceux dont l'intérêt leur avoit donné l'apparence du sentiment. A mon réveil, toutes les* FICTIONS*, qui avoient occupé mes* SONGES*, n'étoient pas dissipées. Je me sentois environné de l'amour public comme d'un atmosphere bienfaisant. Je disois: voyez comme les François sont susceptibles de tous les sentimens qui tiennent à l'affection et à la confiance.* C'EST LA FAUTE DE L'ADMINISTRATION *qu'un naturel, si propre au patriotisme, y est si rarement appliqué; et que cette grande vertu, qui, dans l'état de société, doit servir de soutien à toutes les autres, n'a jetté que de foibles racines.* J'emportois le regret de n'avoir pu mettre à exécu-

tion des projets utiles. Je pouvois me vanter du bien même que je n'avois pas fait. Je conservois le droit de parler de la vertu, d'en donner des préceptes et des leçons aux administrateurs qui viendroient après moi. Fier de toutes les miennes, je prononçois hardiment qu'il n'est aucun talent qui puisse suppléer à leur défaut ; et que la défense du bien public ne devoit jamais être remise, qu'à ceux qui en ont le zele et qui s'en font un devoir (1).

Mais cette fois-ci, quelle différence ! Récapitulez toutes ces consolations ; ce sont autant de bien qui me manquent. Je n'insiste que sur celui de la faveur populaire, celui que mon cœur chérissoit davantage, celui qui m'est le plus impitoyablement ravi, celui qui m'offroit dans ma route le plus de considérations morales.

On l'avoit dit que la faveur populaire déchiroit tôt ou tard ses amans les plus passionnés. Je reconnois la vérité de cet oracle :

---

(1) Cette belle maxime fervoit ma haîne contre M. de Calonne qui alloit immanquablement me faire oublier. Apprenez de moi, ma chere fille, l'ufage qu'on doit faire de la morale.

qu'en travaillant pour la vaine gloire, on ne poursuit qu'une ombre légere, ah ! combien je redoute aujourd'hui cette opinion publique, mon idole, qui m'a porté si haut, et qui me précipite si bas !... Combien je suis tenté d'en méconnoître l'empire, et de lui refuser ses droits que j'ai si bien établis autrefois !... J'aurois mieux fait de renverser ce trône, à elle élevé par mes mains, d'où je voulois qu'elle pût seule faire et défaire les réputations ; décerner seule des prix et des *couronnes*. — Mais son tribunal ne doit-il pas être inconnu, tant que des troubles intérieurs remplissent tous les sentimens, occupent toutes les pensées ? Les esprits divisés par des factions, savent ils autre chose qu'aimer et haïr aveuglément ? Peuvent ils se réunir *sous les bannieres de l'estime et de l'opinion publique* ? Oui, cette opinion doit être nulle sous le regne de l'indifférence, de la légéreté, de l'immoralité, et dans ces temps où l'on n'est agité que par son intérêt.

Sublime et consolante idée !.... Je veux la méditer, me disois-je ; dans ma retraite, je développerai ces principes. Voilà le texte d'un beau livre.

Quelle est en effet cette puissance invi-

sible qui, sans trésors, sans gardes, sans armées, donne des loix à la ville, à la cour, jusques dans les palais des Rois? Ne sait-on pas que c'est dans quelques sociétés accréditées, ou des circonstances, qu'elle prend son origine? Il faudroit qu'elle ne fût ni subjuguée par des passions trop bouillantes, ni affoiblie par le despotisme, ni concertée, ni distraite, pour qu'elle fût respectable. Chez une nation qui n'a du penchant que pour les nouveautés ou pour l'imitation, quel cas peut-on faire de l'opinion publique? Est ce le véritable talent, ou la vanité qui courent après cette ombre vaine? L'homme sage souvent la méprise, souvent l'homme courageux la brave. Presque toujours elle s'acquiert par la bassesse, les complaisances, l'intrigue, l'oubli des devoirs. Elle est trop redoutable, puisqu'elle peut avilir les hommes jusques sur les marches du trône, lui susciter des ennemis, le renverser. Je ne conviendrai plus qu'elle seule, au milieu d'un siecle dépravé, fait entendre encore sa voix, et semble y tenir ses *grands jours*, et comme les *assises* de l'honneur. Non, je ne lui reconnois plus cet ascendant

qui, souvent plus qu'aucune autre considération, oppose des obstacles en France aux abus de l'autorité. Non, ce n'est point à elle qu'on doit confier le pouvoir de récompenser ou de punir par la louange ou le mépris. Non, je ne dirai plus : *malheur à l'état qui la dédaigne* ; mais malheur à l'état qui la prend pour arbitre suprême. Non, je n'inviterai jamais les ministres à tourner leurs premiers regards vers elle ; je crierai de toute la force qui me reste : défiez-vous de ceux qui montrent le desir de l'obtenir. Où en serois-je, grand Dieu ! si l'on ne pouvoit succomber sous ses attaques sans que ses arrêts fussent justes et sacrés. A l'examiner de plus près, on trouveroit que l'administrateur, capable de l'étudier, avide de l'obtenir, pourroit, par ce seul sentiment, suppléer à la foiblesse de ses talens et à l'incertitude de ses connoissances. Ainsi l'opinion publique n'indique plus, à un ministre, la route qu'il doit suivre ; et s'il est sage, il pesera long-temps le prix qu'il doit y mettre. Non, non, ce n'est point devant une telle divinité que l'homme, capable d'une grande administration, doit se prosterner. Il faut qu'il sache la dédai-

gner, quand il doit rester fidele à son devoir (1).

C'est en faisant ces réflexions et mille autres, que des chevaux aîlés m'arrachoient à tout ce que j'ai chéri davantage et le plus ambitionné dans la vie.

Oh ! qu'il est humiliant, ma chere fille, de changer de principes et de langage selon les circonstances ! Quand il fut de mon intérêt de vanter le respect qu'on doit à l'opinion publique, j'embellissois cette these des argumens les plus brillans et des couleurs les plus vives. Il faut aujourd'hui barbouiller ce tableau.

Tout le tems de ces sombres rêveries, je n'osois fixer mes regards sur votre mere : son courage étoit moins abattu ; elle s'efforçoit de me consoler ; je lui savois bon gré de tous ses soins ; à la vue de mes peines, elle sembloit oublier ses chagrins. Tout ce que je pouvois pour la remercier, c'étoit de lui serrer tendrement la main et de la presser dans mes bras.

---

(1) Pour suivre l'opinion publique, j'ai trahi mes fonctions auprès du roi.

J'avoue qu'en réfléchissant que je n'avois cédé qu'à ses importunités, cette idée refroidissoit ma tendresse pour elle. Je m'écriois! les hommes seront-ils toujours environnés de ces êtres foibles et pusillanimes? N'apprendront-ils jamais à résister à leurs charmes? Combien de glorieux projets les vaines terreurs des femmes auxquelles le sort, l'amitié, la passion nous lient, n'ont-elles pas fait échouer?... N'est-ce pas par les perfides insinuations de la premiere femme dans le cœur du premier homme, que le bonheur disparut de la terre, et que l'univers fut plongé dans un abyme de malheurs?...

Ces considérations aigrirent un moment mon caractere; je pris de l'humeur, et repoussant votre mere qui vouloit me serrer dans ses bras. « Laissez-moi, lui dis-je, vous, » qui m'avez fait renoncer à toutes mes plus » cheres habitudes. Quelle vie voulez-vous » que je mene, après avoir joué sur un si » grand théâtre? Quel bonheur me promet- » tez vous dans le repos et le déshonneur? » Quels amis nous reste-t-il? Pensez-vous » me suffire? Des jours prêts à finir, et dont » la douleur avancera le terme fatal, étoient- » ils si précieux pour craindre de les expo-

» ser ? J'avois juré, dans des temps prosperes,
» de m'immoler au salut de la France ;
» comme un lâche, je fuis les hasards périlleux : que peut avoir d'intéressant un
» vieillard parjure, sans courage et sans
» gloire ? Vous avez désespéré de mon destin ; vous n'avez pas calculé l'instabilité
» de la fortune ; je pouvois surnager par
» quelque chance heureuse ; je devois,
» comme les Romains, ne faire la paix, et
» ne me retirer qu'après la victoire. Manquera-t-on de dire que mon insuffisance
» m'a fait partir ? Ne voyez-vous pas nos ennemis triompher ? Zélée pour votre culte,
» ne deviez-vous pas me conseiller de m'immoler au Dieu que nous servons ? Les
» Prêtres Romains, sous le fer des bourreaux, s'abandonnent-ils à nos terreurs ?
» Vous laissez votre œuvre imparfaite ; c'en
» est fait en France de la doctrine de Calvin ; vous avez perdu tout le fruit de vos
» peines et de votre vertu. — Ne voyez-vous
» pas cette insolente noblesse se moquer de
» l'aventurier genevois ? Le Roi remonter
» sans moi sur le trône ? Mon successeur
» habile réparer tout le mal que j'ai fait ; et
» tous ses succès constater mon inhabileté,

» et me couvrir de honte ? Avez-vous pu re-
» noncer au plaisir de voir la plus vaste ré-
» publique s'établir sur les ruines de la plus
» florissante monarchie, ou de la voir dis-
» persée par lambeaux ? Ah ! femme per-
» fide, vous avez abusé de mon amour pour
» vous, de votre empire sur moi ; vous avez
» creusé ma tombe. J'y descends désho-
» noré. »

A ce discours pathétiquement prononcé, votre mere garde le silence, me regarde, et, quand elle me voit moins agité, prenant un ton grave, un air majestueux qui me commandent le respect et l'attention : « Je
» ne m'attendois pas, me dit-elle, d'être un
» jour accusée d'insensibilité pour vos
» peines, ou d'indifférence pour votre
» gloire. Ce n'est pas le moment où je me
» félicite de vous voir heureusement échap-
» pé de la fureur d'un peuple, que vous
» devriez choisir pour les reproches que vous
» m'adressez. Par Calvin, je n'eus toujours
» avec vous qu'un même cœur et qu'une
» même ame : c'est moi qui toujours vous
» dirigeai dans la grande carriere que vous
» avez parcourue. L'instinct, ou un génie
» tutélaire, m'avertissoit de vos succès ; je

» vous enhardissois à de grandes entreprises:
» né timide, qu'eussiez-vous fait sans mes
» impulsions?

» Eh bien! que me voulez-vous donc? que
» regrettez-vous donc? Une place que vous
» avez rendue impraticable; une place où
» vous ne verrez jamais de ministre qui vous
» fasse oublier; où tous ceux qui viendront
» après vous, ne trouveront que désordre;
» où ils n'éprouveront que des contrarié-
» tés; où ils seront les esclaves d'une nation
» assemblée; où ils ne pourront de long-
» temps faire une opération utile; une place,
» en un mot, pour laquelle aucun talent hu-
» main ne peut suffire. Croyez qu'on a dit
» vrai, quand on présageoit que vous seriez
» *le dernier ministre* des finances? Existent-
» elles ces finances? Si vous faites dépendre
» votre gloire des fautes de vos successeurs,
» du peu de bien qu'ils feront, comptez-
» y pour le reste de vosjours, et pour
» plusieurs siecles après vous (1).

---

(1) Madame Necker me présentoit ici le plus puissant motif de consolation. Dans mes précédens exils, elle ne m'avoit vu bien affecté que des succès de M. de Calonne. Rongé de la plus noire jalousie contre lui, c'est aussi

» Vous ne porterez pas le diadême ; mais » il est aussi beau peut-être d'avoir renversé » le premier trône du monde. Toutes les » nations, précédemment jalouses de la » France, vous récompenseront par leur » juste reconnoissance, de la haine des » François. Le moyen que leur roi se re- » trouve au milieu des factions qui agitent » ses vastes états ; au milieu de toutes ces » puissances qui s'y sont élevées ; au milieu » de tant de ruines et de décombres qui cou- » vrent son royaume ? Où sont ses armées ? » Où est son trésor ? Quelle est son autorité ? » Tout, jusqu'à l'amour de ses sujets, tout » n'est-il pas perdu pour lui par nos soins ? » Quel peut être le triomphe de nos enne- » mis, lorsque c'est là le vôtre ?

» Quant à notre Dieu, laissez-lui le soin » de sa cause. Que nous importe Calvin ? » Ce qu'il nous falloit, c'est ce clergé qu'il » nous falloit attaquer ; c'est ce papisme

---

contre lui qu'elle me fit diriger toutes mes batteries & toute ma morale. J'aurois, dans ce tems-là, payé, de toute ma fortune l'idée qu'il eut d'assembler les notables. Je ne fus consolé que par ma convocation des états généraux.

» odieux qu'il nous falloit détruire. N'en
» avons-nous pas assez fait ? Le clergé ré-
» duit à l'aumône, qui la lui paiera ? Fiez-
» vous à cette impossibilité pour achever
» notre ouvrage. Ne laissons-nous pas d'ail-
» leurs à la catholicité des ennemis autant
» et plus redoutables que nous ? L'incrédu-
» lité, la philosophie, la tolérance, l'apa-
» thie, et cette haîne qui s'accroît de jour
» en jour contre les ministres de cette
» antique doctrine. Vous n'entendrez plus
» ce mot terrible : *tu as vaincu, Galiléen.*

» La noblesse a trop perdu de son sang;
» pauvre, foible, avilie en Europe ; c'est
» bien sur votre départ qu'elle jette les
» yeux ! ... Vous n'étiez pour elle qu'un foi-
» ble ennemi parmi vingt autres millions
» plus formidables. Laissez-la triompher ;
» le fer des assassins vous vengera. Un
» peuple, déchaîné contre elle, lui laisse
» à peine le tems de calculer ses pertes.
» Ne la voyez-vous pas éplorée ? Est-il une
» famille qui ne regrette un pere, un frere,
» un parent, un ami ? Ce n'est point au
» milieu de flots de sang, au milieu des
» flammes, dans la misere, parmi les morts
» qu'on se livre à une insolente joie. Je

» vous préviens que, si vous devez un jour
» retrouver des sentimens d'humanité, ce
» ne sera pas dans le cœur de ces brigands
» enflés de leurs succès, célebres par tant de
» crimes, mais dans celui de ces nobles et
» grandes victimes, et de ceux à qui leur
» religion dit de pardonner à leurs ennemis,
» et de rendre le bien pour le mal ».

Ces douces paroles de votre mere suspendoient mes douleurs; elles balmifioient tout mon sang; je me prosternois devant son génie; je l'adorois comme ces divinités protectrices qui venoient autrefois parmi les mortels, relever le courage des guerriers abattus, ou comme ces nimphes bienfaisantes qui répandoient les plus suaves parfums.

C'est dans ce mélange de peines excessives et de consolations ineffables, que nous parvînmes à la premiere poste où nous devions quitter mes chevaux. Nous descendîmes de voiture pour respirer l'air; nous avançâmes quelques pas en nous promenant; nous avions un monticule à gravir; je me pressai d'arriver au sommet pour considérer l'horison; malgré moi mes regards se portoient vers Paris; on en voyoit encore

le faîte des édifices. A cette vue, toute ma tristesse alloit se renouveller, lorsque de loin j'apperçois, sur la route, un courier qui fendoit les airs et qui venoit à nous. Soudain, il s'éleve dans mon ame des sentimens d'une joie très-vive; j'en fais part à votre mere; je me trouve aussi singuliérement affecté que l'année derniere, lorsque le courier, qui me rappelloit, nous atteignit. Les mêmes effets me paroissent devoir tenir de la même cause.... Déjà le courrier étoit très-près de nous... Je cours à lui... N'avancez pas, m'écriai-je hors de moi-même, n'avancez pas davantage; nous allons vous épargner une plus longue course. Vous nous apportez sans doute... Mais sans faire attention à nous, il alloit passer son chemin. Arrêtez donc, lui dis-je, c'est nous. — Qui, vous? — Necker, le premier ministre des finances et sa femme. --- Que le diable les emporte. — Nous sommes fâchés qu'une trop longue course vous donne de l'humeur. Vous ne nous croyiez pas déja si loin? — Que m'importe à moi que vous soyez loin, que vous soyez près. Otez-vous de là. Place. Laissez-moi continuer ma route. — Quoi! vous ne courez pas après nous? — Après le

le Necker ? — Oui. — Eh ! non. Je prendrois le chemin de l'enfer ; tout le monde l'y envoie. — Un instant, s'il vous plaît, venez-vous de Paris ? — oui. — Quelle nouvelle y a-t-il ? — Aucune. — Qu'y dit-on de mon départ ? — Rien. — Quoi ! tout est tranquille ? — Fort tranquille. — Aucun mouvement dans Paris ? — Pas le moindre. — Les citoyens ne sont pas dans les plus vives alarmes ? — Nullement. — On ne couroit pas aux armes ? ... Tout le monde n'étoit pas saisi d'effroi ? .. Les places publiques ne retentissent pas des accens les plus lamentables ? ... Comme dans les grandes calamités, mon buste n'étoit pas l'effigie sacrée présentée à l'adoration publique ? ... On ne me pleure pas comme la mort du pere de la patrie ? ... Le feu n'est pas aux quatre coins de Paris ? ... On ne s'égorge pas ? ... On n'immoloit pas des hétacombes de nobles et de prêtres ? ... On ne portoit pas la terreur jusques sur les marches du trône ? ... Les princes ne sont pas en fuite ? ... Les spectacles ne sont pas fermés ? .... On n'est pas revêtu d'habits funebres ? ... Un deuil général n'est pas ordonné ? ... Les femmes ne se délivrent point bas avant terme ?

Quoi ! Paris n'étoit pas miné ? Paris ne sautoit pas dans les airs ?... La foudre n'éclatoit pas ? On ne croyoit pas être à la fin du monde ? .... — Vous êtes le premier ministre des finances ? — Oui. — Necker ? — Oui. — Le grand Necker ? — Oui. — Le papa Necker ? — Oui. — c'est là votre femme ? — Oui. — Votre chere épouse ? Oui. — Votre vertueuse et sensible compagne ? — Oui. — Elle a comme vous de pareilles idées dans la tête ? — Oui. — Vous êtes deux fous ; je n'en sais pas davantage. Laissez-moi partir. Les tems sont changés ; cette fois-ci, l'on ne court point après vous ; je vous le dis : si le peuple vous tenoit, il feroit de vous bonne et prompte justice. Croyez-moi, tirez au large. Vous avez laissé tomber le fromage ; adieu, M. du Corbeau....... A ces mots, il fait claquer son fouet, pique des deux, et nous laisse ma femme et moi, ébahis, comme les disciples transfigurés sur le Tabor, non dans le sentiment de l'extase, mais comme suffoqués par la rage. Je sentis un déchirement de cœur, une commotion générale ; un froid mortel se glissa dans mes veines ; je crus toucher à ma derniere heure ; je tombai de foiblesse sur un roc, dans les bras de votre mere.

Quand je repris l'usage de mes sens, je me trouvai dans ma voiture qui marchoit lentement. Rien n'est égal à ma honte d'être si foible. Heureusement Mde. Necker étoit le seul témoin de mes foiblesses, comme madame Mahomet l'étoit seule des épilepsies du grand prophete. Elle eut pitié de moi; elle m'adressa la premiere la parole en ces termes :

Il est donc vrai que vous avez tant de regrets ; que vous succombez sous l'idée de ne plus jouer les premiers rôles, et que la fin de votre carriere ministérielle est pour vous comme le néant. Malheureux homme ! c'est là toute votre force, toute votre grandeur ! Vous paroissiez fait pour supporter le poids du monde ; pour être le véritable *impavidum* d'Horace ; et c'est une femme qui vous soutient. *Ici je me rappelle le systême de ces philosophes Indiens qui, après avoir étudié la marche des globes célestes, embarrassés à déterminer la puissance qui soutenoit les voûtes du firmament, placerent l'univers sur le dos d'un éléphant, et cet éléphant lui-même sur une tortue (1).* L'éléphant, c'est

(1) Opin. relig.

vous; la tortue, c'est moi. Faut-il donc, pour vous rendre heureux, ranimer dans votre cœur un nouvel espoir ? Voulez-vous sincérement retourner dans cette capitale abhorrée, y être rappellé, remonter peut-être au ministere ?... J'en sais le moyen...

Quoi ! m'écriai-je, le cœur agité par les palpitations de la joie, quoi ! femme adorable, il seroit vrai ?... Vous ne me trompez pas ?... Vous ne vous jouez pas du plus infortuné des mortels ?... Vous pourriez ?... Ah ! qu'avez-vous dit ?... Je pourrois ?... Non. Vous m'abusez... Vous voulez, par des palliatifs, rendre mes maux moins cruels ! oh ! vous ne savez pas que le plus affreux de tous seroit d'être trompé par vous. Comment possédez-vous ce grand art de me faire éprouver tous les sentimens de plaisir et de peine à la fois?...

Calmez-vous, me dit-elle, en me donnant de petits soufflets sur la joue, vous faites l'enfant; vous me feriez rougir de vous avoir tant aimé, et de partager votre couche; vous vous ferez gronder. — Oui, je sais le moyen de vous faire rappeller, un moyen honnête, un moyen qui ne compromettra point votre délicatesse. En deux mots, voici mon projet. — Sous le prétexte de la loi de la responsa-

bilité, à laquelle vous n'avez pas satisfait ; faites-vous arrêter par une municipalité : comme pour vous plaindre, vous écrirez à l'assemblée nationale. Elle ne manquera pas d'ordonner qu'on vous reconduise à Paris pour rendre vos comptes : ces comptes sont dans le porte-feuille ; crainte qu'on n'en distraye les pieces essentielles, vous demanderez qu'il vous soit remis entre les mains ; on vous le rendra ; et si, pendant ce temps-là, vous pouvez, dans quelque embarras, vous rendre utile, vous verrez qu'on vous suppliera même de le garder. Ne vous semble-t-il pas redevenir pour la quatrieme fois ministre ?

Je tombe à vos pieds : vous êtes ma divinité tutélaire : je vous dois plus dans ce moment que je ne vous dus jamais. Quand vous me traçâtes le plan d'attaque contre Calonne ; quand vous me suggérâtes celui des opinions religieuses ; quand vous me déterminâtes pour la minorité des notables ; vous ne fîtes pas alors autant pour mon bonheur que vous en faites aujourd'hui ; bénies soient les entrailles qui vous ont portée, les mamelles qui vous ont allaitée ; bénis soient les liens qui nous unissent.

Ne tardons pas à exécuter ce grand projet; n'allons pas plus loin ; qu'on nous arrête à Arcy sur-Aube.

Eh bien ! appellez, me dit-elle, celui de vos serviteurs qui vous est le plus affidé ; qu'il aille dans cette ville ; insinuez-lui le prétexte de la responsabilité ; qu'il vous dénonce parmi le peuple comme un fuyard. Nous fîmes monter mon valet-de-chambre dans la voiture ; il ne manque pas d'intelligence ; nous lui fîmes sa leçon, et nous le fîmes partir en avant. Nos ordres, comme vous savez, furent parfaitement exécutés.

A peine fûmes-nous dans la ville, que la garde nationale nous environne, qu'on nous conduit à la maison commune, et que les municipaux verbalisent. Nous montrons nos passe-ports ; c'est celui du Roi que nous exhibons d'abord ; nous nous étions douté du ton irrespectueux dont seroit accueillie cette piece ; nous parlâmes de ceux du maire et du commandant de Paris ; mais après avoir rejetté celui du Roi, une certaine honte ne devoit pas permettre d'avoir égard à ceux-ci. Enfin l'on nous constitue en état d'arrestation. Nous étions au comble de nos vœux; nous feignions d'être bien contrariés, nous

invoquions la déclaration des droits de l'homme ; nous écrivons à l'assemblée nationale pour solliciter une liberté dont nous n'avions guere envie ; le courrier part ; nous nous en remettons pour le succès à notre heureuse étoile, et nous faisons nos prieres à Calvin.

Je ne vous décrirai pas, ma chere fille, les peines de ma captivité. C'est bien à tort qu'on a dit : *il n'est point de belles prisons.* Tout exposé que j'étois par ma démarche aux plus grands dangers, ce n'étoit rien auprès de mes espérances de faire encore quelque sensation dans le monde. *Hommes ambitieux, reconnoissez-vous à ces traits : Un seul objet vous occupe ; un seul but fixe vos regards ; le ciel peut s'obscurcir ; la terre peut se couvrir d'un voile ; l'avenir peut s'anéantir à vos yeux ; vous serez satisfaits, pourvu qu'une foible lueur vous permette encore d'appercevoir les hommages de ceux qui vous environnent* (1).

Les heures s'écouloient lentement à mon gré. Par l'imagination, je me trouvois au milieu de l'assemblée, dans le conseil, dans

---

(1) Opin. relig. page 537.

tous les cafés, dans tous les clubs, dans toutes les sociétés de Paris. Je semblois avoir repris une nouvelle vie. J'éprouvois cependant quelques dégoûts; comme pour charmer mes jours d'esclavage, on m'apportoit les papiers-nouvelles : mais tous, aristocrates ou démagogues, me rassasioient d'injures, me couvroient d'opprobres, ou se taisoient. Madame Necker, s'appercevant qu'ils me replongeoient dans mes rêveries, les prohiba. Je ne pus me défendre de cette triste réflexion : que, quand c'est par admiration, par enthousiasme qu'on donne des louanges, ce feu sacré ne s'éteint pas si vîte, il se prolonge, il fume quelque temps; mais que, quand la flatterie est payée, il ne se trouve plus de flatteurs mercenaires où il n'y a rien à gagner. Je me consolois de tous ces chagrins, par l'idée que notre piege étoit trop habilement tendu pour qu'on ne s'y prît pas.

Le jour que j'attendois le retour du courier, j'eus quelques accès de délire qu'on donna pour des accès de fievre. Il arrive enfin : mais la voix publique m'annonça mon sort cruel. Ils sont libres, disoit-elle, ils peuvent partir. On vient en foule pour me

complimenter ; l'idée que j'eus que dans cette occasion j'avois le rôle d'un grand homme à jouer, me soutint contre ce revers inattendu. Je me sentis glorieux de résister à ce nouveau coup de foudre. Votre mere pâlit de colere ; à son tour elle éprouvoit que tout n'est pas succès dans la vie. Je crus même l'entendre maudire l'être suprême et blasphémer Calvin. Je me trouvai *Socrate* ; elle se retrouva *Xantippe*.

Pour cacher ses convulsions à la populace, je fis mettre les chevaux sur-le-champ. J'ordonnai qu'on fît la plus grande diligence. Je n'avois pas voulu entendre les détails de la séance où notre élargissement fut décrété. J'aurois été outré contre Malouet, contre Foucault, je n'aurois estimé que Lameth et Camus. Quand je fus dans la voiture, je relus et déchirai la lettre impertinente et froide du Président. Une colere habituelle m'a soutenu contre les pamoisons tout le reste de la route.

Je vous en abrege les détails, ma chere fille, je vous les raconterai, lorsque vous visiterez vos parens dans leur retraite. Je vous épargne tous les propos que j'entendois par derriere contre le jongleur, l'empirique,

le charlatan Genevois ; tous les complimens de condoléance, ridicules, contournés, faux, des maires tant des villes que des villages. Je ne vous entretiendrai pas d'une certaine curiosité que nous inspirions, mais insolente dans les uns, niaise dans les autres, froide dans tous. Je néglige dans cette relation les dates ; nous sommes dans un temps où chaque jour nous parcourons un siecle.

Je ne vous parle ni des lieux où nous avons dîné, nous n'avions point d'appétit; ni des lieux où nous avons couché, nous n'avons trouvé le repos nulle part, le sommeil ne s'est jamais appésanti sur nos paupieres ; ni des beautés du chemin, tout prenoit une teinte rembrunie, sombre à nos yeux ; ni du beau temps, il est des cœurs toujours dans la tourmente ; ni de rencontres singulieres ; nous évitions tous les mortels ; ni de montagnes à gravir, la déclaration des droits de l'homme n'a pas tout applani dans la nature ; ni d'abîmes ; puisque celui du déficit reste à combler : ni des roues brisées ; j'avois le col cassé moi-même : ni d'équipage renversé ; c'est une trop petite machine vis-à-vis celle d'un grand empire : ni de postillon culbuté ; j'avois la tête trop pleine des aventures d'un

grand Roi : ni même du courage étonnant de votre mere ; vous avez plus que cela, l'exemple d'une grande Reine.

Je ne suis pourtant pas parvenu jusqu'aux frontieres sans quelqu'adoucissement à mes peines. J'ai vu des châteaux brûlés, des temples ruinés ; des prêtres mendier, des moines apostats, des nobles persécutés, des pauvres expirant de besoin. J'ai vu des barrieres en feu; c'étoit le plus doux encens dont on pouvoit parfumer mes voies. J'ai vu les impôts refusés, des insurrections de toutes parts : en un mot, j'ai vu l'ange destructeur et le démon de la discorde se disputer, comme à l'envi, la gloire de hâter la perte du plus bel empire du monde. Necker, m'écriois-je, jouis de ta victoire ; c'est-là ton ouvrage ; contemple la diversité de ces horribles spectacles, et que ton cœur soit content.

Enfin, arrivés aux confins du royaume, sur une montagne élevée, je fis faire halte. Je me retirai à l'écart avec votre mere, et là nos regards planant sur l'horison, le cœur plein de rage, nous conjurons les puissances infernales, et nous leur adressons cette terrible priere :

Puissent les feux de la discorde, allumés

par nous chez ces François abhorrés, ne jamais s'éteindre ! . . . Puissent-ils, oubliant tout sentiment d'humanité, s'entrégorger durant mille siecles ! . . . Qu'ils deviennent la fable et la dérision des autres peuples de l'univers ! . . . . Que des nations étrangeres viennent les attaquer, les immoler, les réduire au plus honteux esclavage ! . . . Que le fer des assassins soit toujours suspendu sur leurs têtes, et qu'au-dedans d'eux-mêmes ils n'éprouvent que les sentimens de la terreur ! Puissent tous les fléaux de la guerre civile diviser, dévaster leurs belles provinces !... Que la famine vienne désoler leurs campagnes ! . . . Que tous leurs droits incertains, confondus, violés, ils ne trouvent plus de repos à l'ombre de leurs vignes ou de leurs figuiers ! . . . Que leurs troupeaux soient stériles, leurs oliviers sans olives, leurs moissons sans épis ! . . . Que le venin du serpent soit leur breuvage ! . . . Que parmi eux s'établisse le regne de la calomnie, de la délation, et que le frere trahisse son frere ; le fils, son pere ; l'ami, son ami ; la femme, son époux ! . . . Qu'ils soient frappés de folie et d'aveuglement, courbés sous le joug de l'oppression et de l'injustice, couverts de

plaies et dévorés de chagrins ! . . . Puissent des sujets rebelles ensanglanter de nouveau les marches du trône ! . . . Puissent-ils méconnoître leur légitime souverain ; et, comme les nations impies, servir mille dieux étrangers, impurs, sanguinaires, vindicatifs, plutôt qu'un seul seigneur ! . . . Puissent ces volages enfans n'aller jamais se réchauffer sous les aîles de l'aigle leur mere ! . . . Puissent-ils, dans leur aveugle fureur, sacrifier leurs femmes et leurs enfans, à ces divinités barbares qu'ils se sont forgées ! . . . Puisse cette loyale noblesse demeurer éteinte à jamais ! Puisse le sacerdoce périr ou tomber dans le mépris, et que personne ne leur enseigne à craindre l'être suprême, et que personne ne leur enseigne la morale, et que personne n'éleve leurs enfans, et que personne ne puisse attirer les bénédictions du ciel sur les liens conjugaux qu'ils forment ! ... Puissent tous ces nœuds se rompre un jour ! ... Puissent toutes les sectes, le fer à la main, guidées par l'esprit de mensonge, de ténebres, de vengeance, venir se disputer les autels de cette antique religion de leurs peres ! . . . Puissent tous les maux s'amonceler sur leurs têtes, et la banqueroute hâter

tous ces malheurs ! . . . Puissent-ils ! . . . mais ici, effrayé moi-même de l'horrible malédiction que j'allois prononcer, je ne pus achever. Je voulois leur souhaiter pour toujours des ministres qui me ressemblent.

C'est ainsi qu'au moins par mes vœux, je me soulageois du mépris de ces François que j'abhorre. Voilà mes sentimens pour eux ; votre mere les partage ; et si mon sang coule dans vos veines, vous les garderez toute votre vie au fond de votre cœur, et vous les inspirerez à votre race.

Me voilà enfin dans ces contrées qui m'ont vu naître, et qui long-temps en seront célebres. Je devrois sentir tout le prix du repos, du calme après l'orage ; chérir la campagne ; jouir de la grande et belle nature qui se déploie à mes yeux. Vous savez que rien n'est comparable au point de vue du lac de Geneve, du Chablais, des Alpes, pris des environs de mes terres. Mais il ne peut encore exister de douceurs pour moi : tous les rayons de cette superbe perspective, en frappant mes sens, ne peuvent se réfléchir dans mon cœur où regne un vuide immense.

Ici, ma chere fille, je n'ai plus rien à vous raconter ; si je prolonge ma relation, c'est

que vous voulez encore connoître mes pensées durant les premieres heures de ma vie privée. Je vais vous les tracer à mesure qu'elles se présenteront à mon esprit et sous ma plume. Je n'ai pas besoin, d'après mon empressement à vous répondre, de vous avertir que mon premier sentiment, est celui qui me porte à vous obliger.

La retraite des grandes places ressemble à la nuit du sépulchre, d'où la vie passée n'est plus qu'un songe, et d'où notre ombre fugitive ne rend plus de rayons. . . . . . Quand un ministre vient à perdre sa place, sans avoir acquis, pendant son ministere, une considération personnelle, la seule qui reste après la disgrace, il rentre dans la société avec moins d'avantages qu'il n'en avoit avant d'être parvenu au poste éminent dont il est déchu : il paroît dans le monde comme un homme effacé; nulle espérance, nulle ambition, nulle attente confuse ne se mêlent à son idée; il descend la montagne que la foule des hommes cherche à gravir; on n'a plus avec lui d'intérêt commun, et il se trouve comme étranger aux agitations dont il est spectateur. Bientôt il est seul à se souvenir de son ancienne dignité; ou,

si l'on en conserve encore la mémoire en le voyant, la comparaison de ce qu'il étoit avec ce qu'il est, le dessert dans l'imagination et l'éteint encore davantage. . . . .

Tel est à peu près le sort de tous ceux qui, sans aucun talent distingué, sans aucun amour du bien public, mais pour le vain plaisir de se rehausser, sont entrés dans la carriere du gouvernement : ils avoient sacrifié tous les jours à la fortune pour arriver au terme de leurs desirs ; elle a comblé leurs vœux, et l'inquiétude ou l'ennui partagent le reste de leur vie . . . .

De tous les attachemens qui sont étrangers aux mouvemens de la nature, le plus actif, celui qui enveloppe davantage toutes les pensées, c'est l'intérêt qu'on porte aux grands objets d'administration ; et lorsqu'on est capable d'en saisir les rapports, on trouve dans un pareil exercice de l'esprit, une sorte de majesté dont le sentiment vous éleve et vous en impose : c'est une occupation dont les résultats utiles et bienfaisans vous ramenent sans cesse à l'amour de l'humanité : c'est une conception enfin, dont la chaîne est immense, et qui semble vous unir par un point à l'ordre du monde et à l'harmonie

monie de l'univers. Mais quand du haut de ces méditations, quand le cœur échauffé de tous ces sentimens, il faut retomber dans les petites combinaisons de l'homme privé, l'on éprouve une secousse difficile à supporter; on voudroit alors n'avoir jamais franchi les barrieres d'une ambition commune; on voudroit n'avoir jamais quitté ces occupations paisibles, où les souvenirs de la veille se lient sans émotion aux soins du lendemain; on voudroit sur-tout n'avoir jamais connu ces espaces immenses, où l'on promenoit ses regards; et l'on desireroit peut-être oublier jusqu'à ces idées de bien public qui faisoient autrefois vos délices, et dont le souvenir n'offre plus que des peines.

Lorsqu'on a lié ses réflexions à de grands intérêts; lorsqu'on les a rapprochées des évènemens publics, on ne peut plus se complaire dans une oisive spéculation . . . . .

L'on est aisément intéressé par des aspects divers, lorsqu'on avance à pas lents dans la carriere de la vie; mais, lorsqu'en précipitant sa marche, on arrive aux premieres places du gouvernement, les plaisirs de l'imagination finissent avec elles. Tels on croit voir ces navigateurs qui, après

avoir inutilement essayé de s'ouvrir un passage aux extrémités du monde, retournent tristement sur leurs pas, et considerent, d'un œil morne et languissant, les divers spectacles de la nature, dont ils avoient été si vivement frappés, lorsque nagueres ils traversoient les mers, l'esprit encore animé par la curiosité et par l'espérance.

Il est malheureusement peu de distractions dont puisse être véritablement satisfait celui qui s'est éloigné des affaires publiques, s'il les a véritablement aimées, et s'il y a long-temps appliqué toutes les facultés de son esprit..... Il doit, comme d'une hauteur où il a placé son abri, considérer le tumulte des passions, leurs peines et leurs injustices; ainsi qu'un homme échappé du naufrage, contemple la en furie et les débris effrayans dont elle a couvert le rivage.

Honny soit qui verroit, dans ces épanchemens d'une ame sensible, le dépit ou les regrets de l'ambition trompée!

P. S. Les François ont le voyage *Jovial* de Bachaumont & la Chapelle ; ils ont un voyage *Sentimental ;* ils ont un voyage *National ;* donnez-leur ma relation pour un voyage *National* & *Moral.*

F I N.